

L'introuvable signifié : De sa postulation à son repli sur le signifiant et à son éventuelle dispersion dans du référentiel socialisé

Francis Tollis¹

Résumé

Dans le prolongement du Saussure académique du Cours, qui s'est longtemps imposé sur ses écrits authentiques plus tardivement publiés, on en est venu à représenter le signe linguistique sous l'espèce d'une entité bicéphale à deux facettes, inséparables mais distinctes. De nos jours, néanmoins, la question se pose de savoir si leur relation est de concordance (symbolique) ou de discordance (diabolique).

Qu'on y voie ou non une authentique donnée, le signifiant de l'unité linguistique semble la moins évanescence de ses deux composantes. C'est donc sur la notion de signifié unitaire, pourtant bien installée dans la réflexion sur le langage, que le débat retombe. Car, avec le dualisme dont elle est inséparable et la perspective ontologique à laquelle elle prédispose, elle semble présenter au moins autant d'inconvénients que d'avantages. C'est à elle que la présente réflexion est consacrée.

Mots-clés : unité linguistique ; triangle sémiotique ; le signifié et son éventuelle accessibilité

Abstract

In the line of the academic presentation of Saussure's « Cours de linguistique générale » that, for long, prevailed over the master's authentic writings that were only published much later, the linguistic sign came to be represented as a two-headed entity with two inseparable yet distinct facets. Today, however, the question remains whether their relationship is one of (symbolic) concordance or (diabolic) conflict.

Whether it is considered or not as authentic data, the signified of the linguistic unit stands out as the more evanescent of the two components. Although widely referred to when reflecting on language, the notion of a unitary signified is therefore a much debated issue today, and the topic of the present paper. Indeed, with its inherent dualistic nature and the ontological perspective it implies, it raises as many drawbacks as benefits.

Key-words : linguistic unit ; semiotic triangle ; the signified and its possible accessibility

¹ Université de Pau et des Pays de l'Adour. « Arts, langage : transitions et relations » (ALTER).

C'est aux instruments de s'adapter à la complexité
de l'objet d'étude, et non pas l'inverse
(Nyckees 2007 : 27)

[...] les objets de la linguistique ne sont ni identiques à eux-mêmes,
ni homogènes, ni discrets, ni stables
(Rastier 2016/2013 : 9)

Il n'y a aucun terme² définissable et valable hors d'un point de vue précis,
par suite de l'absence totale d'êtres linguistiques donnés en soi³
(Saussure 2002 : 81)

En somme sans le secours d'une image référentielle, pas de signifiance décelable,
ni pour le locuteur ordinaire, ni pour le linguiste
(Macchi 2018 : 172)

1. Le signifié⁴ : une chimère ? Du pessimisme au volontarisme

Issues de la biologie, l'approche phénoménologique et plus encore l'approche énonciative⁵ en sont venues à voir dans la cognition une activité personnalisée mais largement contextualisée⁶ : lors de ses échanges interactifs, le sujet est avant tout le lieu de l'interpénétration individualisée du langage et de son entour⁷, qui varie selon sa perspective, ses intentions et ses capacités.

Dans le droit fil de ses réflexions de 1997 sur le bon sens commun, Larsson, qui a opté pour une conception *intersubjective*, donc émergentiste et non nominaliste, du sens verbal, a choisi d'en asseoir l'approche sur la seule compréhension : ainsi, il n'y aurait de sens que *partagé*. Pour autant, à ses yeux cela ne le rend ni indéterminé, ni variable, ni relatif. Au contraire, cette précarité même appelle un « grand nombre de facteurs de stabilisation » dont certains d'ordre linguistique (2007 : 31-32).

Cadiot a fait l'hypothèse que le sens lexical est soumis à une « indexicalité » générale, les signes servant plutôt d'accès que de symboles qui ne disent même pas tout de ce à quoi ils permettent d'aboutir, et que l'exploitation discursive d'une unité est indissociable d'une indétermination de

² Il n'est pas certain qu'ici le mot soit à entendre, dans son sens logique, comme élément d'une proposition (voir Godel 1969/1957 : 224, 237 et 279, sous *Terme*).

³ Chez Godel *ibid.*, voir 260, sous *Entité*.

⁴ Le Saussure authentique semble avoir employé bien d'autres mots que celui de *signifié* – y compris celui de *concept* –, très souvent celui d'*idée*, et leur choix l'a parfois plongé dans un certain embarras (sur ses tentatives néologiques, voir 2002 : 104 et sv. et 113-115). Néanmoins, le trio terminologique qui allait finalement l'emporter remonte au 19 mai 1911 (Godel 1969/1957 : 85/124).

⁵ Sur le point de départ biologique de l'énonciation, sa pertinence pluridisciplinaire et son adoption en linguistique, on trouvera une utile synthèse dans Bottineau 2013. Pour une première bibliographie de cette approche voir les trois numéros de 2017 de la revue en ligne *Signifiances* : 1/1 <<https://doi.org/10.18145/signifiances.v1i1>> (p. ix-x, 33-38, 59-60, 72-75, 89, 99-100 et 113-116), 1/2 <<https://doi.org/10.18145/signifiances.v1i2>> (p. 16-19, 31-32, 51-53, 70-71, 82-84, 93-95 et 119-120) et 1/3 <<https://doi.org/10.18145/signifiances.v1i3>> (p. 22-24, 38-40, 61-66, 84-87, 98-100, 113-114, 127-131, 147-149, 163-168, 180-181 et 198). Voir aussi Á. López García-Molins *et alii* (eds.), *Léxico y enacción*, Valencia : Tirant-Humanidades, p. 53-56, 69-70, 94, 118-119, 141-142, 160-163, 192-195, 211-212 et 228-229.

⁶ Le paradigme énonciatif ne peut réellement être opposé au fonctionnalisme, au formalisme (structuraliste ou générativiste) ni au cognitivisme, car il en opère en fait la globalisation, d'autant qu'il vaut à n'importe quel niveau (López García-Molins 2017 : 21, 26, 27, 32 et 33).

⁷ Le langage semble partager avec le corps la double propriété d'offrir à chaque sujet une ouverture sur le monde et de relever de son expérience individuelle ; c'est donc comme lieu de cette interrelation qu'il doit être abordé (*ibid.* : 73-74).

principe⁸. Ce n'est guère de bon augure au moment de revenir sur la question du signifié. Pire encore, le langage devenant alors une « masse parlante indéfinie », faire de chacune de ses parties « un “objet signifiant” » –, si tant est que ce soit théoriquement légitime – s'avère problématique (Bondi, Piotrowski & Visetti, 2016 : 297 et 299). Certes, contrairement à ce qui peut arriver à un énoncé, paradoxalement, « prises une à une, [ses unités] sont *dénuées de toute signification accessible à notre conscience* » (Macchi à paraître² : § 1). Dans cette perspective, la linguistique se devrait donc, comme toute discipline sémiotique, de considérer les séquences énonciatives « non pas comme des compositions d'unités-signes préalablement disponibles, mais comme des configurations émergentes de formes/sens en devenir »⁹.

« Continuiste et dynamiciste », la théorie des formations sémantiques qui en découle les conçoit comme déployées et stabilisées, dans la microgenèse énonciative, autour de « phases génériques et instables (appelées *motifs*) », ultérieurement différenciées « dans le cadre d'opérations de *profilages* et de *thématisations*¹⁰ ». Et cela vaut depuis le texte jusqu'à l'hypomorphème¹¹ (Bondi, Piotrowski & Visetti, 2016 : 289 et n. 19). Outre que « son et sens doivent être perçus l'un par l'autre », d'abord la valeur¹² langagière « se forme dans la transaction sociale », complémentirement en fonction de la normativité en vigueur en chaque locuteur (*ibid.* : 290 et 293).

En 1933, Bloomfield avait déjà estimé que le sens d'une forme verbale est pratiquement insaisissable, vu les limites de notre savoir, l'inaccessibilité et les fluctuations des situations énonciatives (§ 9.1-9-3). À l'évidence relative aux énoncés, cette conclusion – Ullmann l'a rappelé (1967/1962 : 67) – valait également pour chaque entité phonique pourvue d'un contenu (Bloomfield, 1933 : 13). Ce défaitisme apparent, cependant, ne l'avait en rien détourné de l'étude sémantique du langage¹³ à laquelle, selon lui, invitent la portée « signifiante » des productions phoniques, l'existence des « formes *linguistiques* » et la spécificité, la stabilité du langage que prouve son utilisation quotidienne¹⁴.

Néanmoins, persuadé que la sémantique linguistique restait « le point faible de l'étude de la langue »¹⁵, il ne plaçait pas le sens « *dans* le langage mais *pour* les hommes qui communiquent et qui ont un rapport non-linguistique à la réalité »¹⁶ et, sans se mêler de physiologie ni de psychologie, souhaitait ne pas sortir du « signal linguistique »¹⁷. En un sens, cette double préoccupation témoigne de l'écartèlement dont, au moins en Occident, souffre la réflexion sur la communication verbale.

⁸ Celle-ci ne serait même pas « en attente exclusive de détermination, mais d'abord ouverture vers d'autres signes, qui ouvrent à leur tour, sans horizon nécessaire de convergence, vers d'autres déterminations » (Bondi, Piotrowski & Visetti, 2016 : 282).

⁹ Bondi, Piotrowski & Visetti (2016 : 281, n. 9). Ce point de vue n'est pas réservé aux approches perceptivistes ; les approches énonciativistes, par exemple, le placent dialectiquement « entre conscience des sujets et socialité de la parole et du sens » (*ibid.* : 285).

¹⁰ « Le motif est une perspective interne au mot qui prend en compte sa vocation tant figurale que générique, indépendante des domaines thématiques. C'est donc un potentiel de sens, au contraire du thème qui traduit la stabilisation et l'actualisation dans et par un domaine “référentiel”, voire aussi “conceptuel” » (Cadiot 2002 : 51).

¹¹ Voir Tollis 2017 : 92.

¹² « [...] une forme ne *signifie* pas mais *vaut* [...] » (Saussure 2002 : 28, 3f).

¹³ Sur l'émergence tardive du substantif correspondant, voir ce qu'en a rappelé Anscombe, pour qui il « semble s'être imposé en linguistique par le biais de la logique et de la philosophie » (1994/1993 : § 2, 10-14).

¹⁴ Bloomfield 1970/1933 : 73, 74, 76, 77, § 5.3, 131, 137-139, § 9.5.

¹⁵ *Ibid.* : 33, § 9.1. Voir Rey 1969b : 3 et Rastier 1988 : 674, § 2.

¹⁶ Selon François, dans Bloomfield 1970/1933 : IX.

¹⁷ Bloomfield (1970/1933 : 35, § 2.6) – pour un point de vue critique voir Ullmann (1967/1962 : § I.1b-c, 67-73). Par ce réalisme théorique, il se montrait donc infiniment moins rigide et moins tranché qu'une partie de ses disciples, portée à « exclure la sémantique de leur linguistique » (Mounin, 1972 : 121).

Dans les langues qui l'engendrent à partir du général, Guillaume avait de son côté, présenté génériquement la matière du signifié comme « une interdiction de différence intériorisant une certaine permission de différence » ([25-XI-43] 1990 : 29/15), ce qui la rend très largement applicable à des « complexes impressifs » (des effets de sens discursifs) très différenciés (1994/1986 : 315).

En réalité, il reste toujours à savoir si, de ce qu'un *discours a du sens* – plutôt qu'un *sens* –, on est fondé à induire que *chacun de ses éléments a lui-même du sens* – et moins encore *un sens* – (Rey, 1969a : 16), comme y inciterait l'atomisme ontologique classique. Certes, apparemment, à une forme d'une certaine extension, la majorité des sujets d'une communauté donnée parvient plus ou moins spontanément à associer un contenu – même si cela est loin d'aller de soi. Mais en soi ce constat banal ne justifie pas de faire de cette expression ni de ce contenu des réalités linguistiques (Rastier, 2016/2013 : 18). Par ailleurs, Mantchev puis Launay (voir Tollis, 2018 : 36, n. 30) ont rappelé que la gestion et la portée de chacun de ses éléments résultent de ce qui a été, à la longue, mémorisé de ses utilisations énonciatives passées¹⁸, qu'elles aient été authentiquement vécues puis remémorées ou qu'elles restent imaginaires¹⁹. Les tests récemment effectués par Macchi ont tout à fait corroboré la nature fondamentalement discursive du mot construit (non monomorphématique), encore récemment rappelée par Rastier²⁰. Ainsi, devant un terme isolé spontanément vécu comme frappé d'incomplétude sémantique et syntaxique, l'un des sujets interrogés a lucidement réagi : « Tout seul, ça signifie rien, il faut qu'il soit associé à autre chose »²¹. Sans forcément le dire, c'est aussi ce qui accule à la circularité le lexicographe, contraint, pour chacune des entrées retenues, à construire une paraphrase définitionnelle dans laquelle entrent des entités linguistiques qui elles-mêmes appellent de nouvelles paraphrases, et ainsi ad libitum (Macchi à paraître2).

Quelque approche du signifié qu'on adopte, on comprend donc, d'un côté, que l'on ait pu n'y voir qu'une simple « hypothèse de travail » ou « fonctionnelle »²² et, de l'autre, que la notion ne hante pas forcément la littérature spécialisée : au pire on s'en passe²³, au mieux on en fait beaucoup varier le périmètre (voir *Remarque* ci-dessous).

¹⁸Voir Tollis 2003/2000, et, dans des termes différents, Cadiot & Nemo : « [...] il n'y a pas pour la langue de monde sans l'homme et [...] les mots assument d'emblée un monde avec l'homme, la dynamique interne des mots ayant son origine [...] dans cet "avec" » (1997 : 24).

¹⁹Dans une formulation récente de Rastier : « Toute production sémiotique, même créatrice, a en effet la dimension d'une reprise, voire d'une réponse » (2015 : 85).

²⁰« [...] un mot même est un passage : son expression est un extrait de texte ; son contenu, un fragment [de] mythe ou [de] proposition » (2015 : 82-83, également 92, 112, n. 3, 176 et 208).

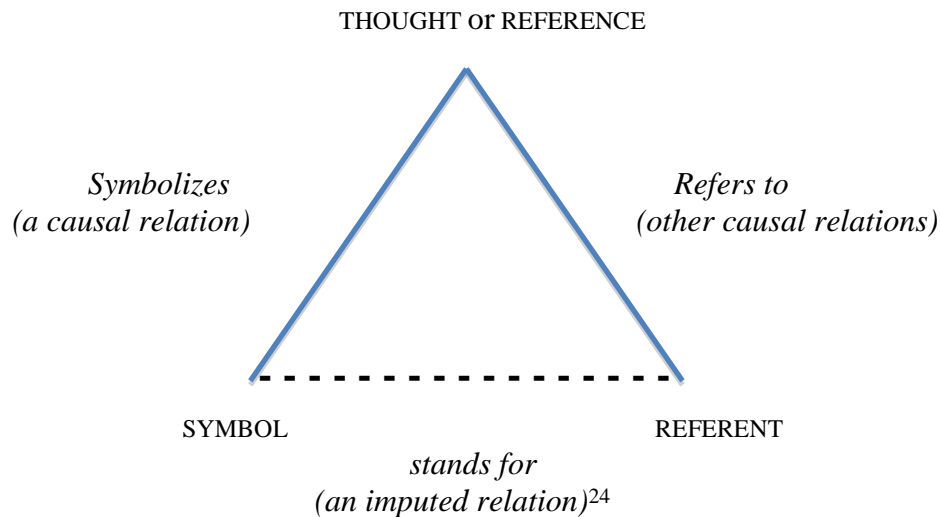
²¹De là que, à quelques exceptions près, l'immanquable temps de latence des réponses soit plus long pour des éléments grammaticaux – référentiellement toujours plus opaques –, que lexicaux – sauf lorsqu'ils sont associés à des désinences très riches en informations grammaticales (Macchi à paraître2). À petite échelle en tout cas, ces tests ont montré : que la perception et la glose de leur contenu sont d'autant plus difficiles que leur recontextualisation est exigeante – moins pour un énoncé que pour chacune de ses parties – ; qu'elles reposent entièrement sur l'accès spontané des sujets à l'associabilité énoncive et référentielle, même très partielle, des entités à élucider.

²²Ullmann (1967/1962 : § I.2b, 76) et Rey (1969a : 14), respectivement.

²³Le terme figure dans le numéro 103 de 1994 de la revue *Langue française (Le Lexique : construire l'interprétation)*, mais est pratiquement absent d'autres numéros centrés sur la sémantique, notamment le 113 de 1997 (*Aux sources de la polysémie nominale*), le 123 de 1999 (*Sémantique du stéréotype*) et le 172 de 2008 (*Représentations du sens lexical*), contrairement à *sens* et surtout à *signification*, d'apparence moins technique et plus conforme à une approche globale – (co)textuelle et contextuelle.

2. Le signe dans un triangle sémiotique ouvert à une double lecture

« Presque magique », mais déroutant aussi puisqu'il « a pu servir comme modèle à la démonstration de thèses opposées » (Heger, 1965 : 7), le célèbre triangle est généralement porté au crédit d'Ogden et Richards, même s'il remonte « à la triade aristotélicienne [...] et son] système de visée du référent » (Rastier, 1999 : 5, § 2A et 2C) et s'inspire probablement de la conception tripartite de la communication verbale telle que l'a proposée Pierce (Malmberg, 1966/1962 : 187 ; Rastier, 1988 : 683).



2.1 Le signe au carrefour de deux relations

En pointillé entre les bases du triangle, la première relation, « directe, mais [...] imputée ou hypostasiée [...] ne peut pas servir à une analyse scientifique » et reste marginalement limitée aux entités de facture onomatopéique. En traits pleins, la seconde, « indirecte et scientifiquement valable, [...] les met en contact » via le sommet (Heger, 1969b : 45) selon deux phases : d'une part, de la base gauche au sommet, elle relie « deux réalités linguistiques » ; ensuite, du sommet à la base droite, elle atteint « son *but* [qui] est toujours défini comme une réalité *extralinguistique* » (Rastier, 1988 : 684), sise dans un au-delà langagier²⁵ ; c'est surtout cette deuxième seconde qui intéresse le linguiste.

Faisant de la *reference* « un acte psychologique » dont relèvent aussi les deux pentes dont elle occupe l'intersection – la référenciation, pourrait-on dire –, Heger adopte la perspective d'Ogden et Richards, selon lui clairement communicationnelle, qui lui semble offrir l'avantage d'une application behavioriste aussi bien que mentaliste. Néanmoins, le triangle a souvent été exploité comme représentation métaphorique interne de l'unité linguistique. Faute de bien séparer ces deux perspectives, une certaine confusion terminologique a pu s'ensuivre (1965 : 8-10).

Aux yeux d'Ullmann, le triangle propose à la fois trop et trop peu. D'une part, l'inclusion du référent à droite installe en effet le lecteur dans le discours, donc « hors du champ de la linguistique » (1967/1962 : 65-66), sur les pas d'un Bloomfield plaçant le contenu des unités dans la perspective de leurs emplois (1970/1933 : 134, § 9.2), ou d'un Hjelmslev pour qui « De par sa nature, le mot *signe* sera toujours lié à l'idée de désignation » (1968/1943 : 83). Et de fait, présenter le contenu (*sense* chez Ullmann, en lieu et place de *concept*), comme « l'information

²⁴Ogden & Richards (1949/1923 : 11), repris avec une présentation légèrement différente par Heger (1965 : 9) et (1969b : 45), où elle est traduite en français.

²⁵C'est aussi le point de vue de Schogt (1976 : 29).

qu'[il] communique à l'auditeur », c'était se situer résolument dans le cadre de l'échange. Mais, d'un autre côté, c'était aussi négliger le point de vue du locuteur et la relation « réciproque et réversible » qu'il a intériorisée entre signifiant et signifié²⁶. Faisant cohabiter les perspectives linguistique et langagière, le triangle se révèle donc finalement hétérogène (Ullmann, 1967/1962 : § I.2b, 77) car interprétable selon ces deux grandes orientations de la sémantique contemporaine²⁷.

En optant pour des entités empiriques phénoménologiquement appréhendables²⁸, Ogden et Richards avaient récusé la « verticalité » (Rastier, 2015 : 84) de la sémiologie saussurienne académique. Évitant ainsi de couper le signe de toute perspective paradigmatique ou syntagmatique, et d'opposer radicalement le signifié au signifiant, cette présentation échappait à la pression conjuguée de l'atomisme et du dualisme (*ibid.* : 64). Peut-être sans en avoir conscience, ils avaient en somme obéi au « principe différentiel [qui] conduit à ne plus reconnaître de signes autonomes qui préexisteraient à leur combinaison » (*ibid.* : 77).

Naturellement, le choix de l'optique linguistique et du plan mental strictement abstrait ou langagière et du plan physico-mental en est parfois venu à brouiller la terminologie de départ, d'autant que ses traductions de l'anglais ont pu aussi varier. Dans l'option langagière, Ullmann²⁹ avait préconisé de laisser le référent de côté et de s'en tenir uniquement à ce qui dans le triangle demeurait abstrait³⁰ ; mais dans l'autre, Heger a estimé que ce n'était pas nécessaire car, cessant d'être occurrence, il demeure aussi virtuel que les autres membres de la triade.

L'homonymie, si on la reconnaît comme telle, la polysémie et la synonymie, quand on n'y voit pas plutôt de la poly- et de la coréférentialité, viennent démentir la consubstantialité des composants du signe tel qu'il est présenté dans le *Cours* de Saussure. Pour éviter la contradiction, remarquait Heger voici quelque cinquante ans, il aurait fallu soit renoncer carrément à les solidariser, soit proposer une contre-représentation ouverte à leur divorce. Mais la plupart des chercheurs s'en sont durablement accommodés, préférant naviguer à vue entre l'immanence linguistique et la transcendance référentielle³¹ : en rester au credo introduit dans le *Cours*, mais d'un autre côté accorder au signe une grande disponibilité sémantique³². Cela s'explique probablement par la préférence qui y est accordée à la linguistique de la langue en tant que « modèle explicatif » reconstitué à partir d'énoncés choisis et promus. Néanmoins, le vrai Saussure a plutôt mis en avant une linguistique de la parole que les éditeurs du *Cours* y avaient occultée, avant que Bally, pour son propre compte (Rastier, 2015 : 133 et 134 et n. 1), se penche sur « l'éclaboussement de la parole au sein de la sérénité hautaine et idéale de la langue », sur l'extrême « fluidité de l'expression au quotidien » (Elimam, 2013 : 86³³). « Ouvrage de troisième main », il faut aussi convenir que, « indispensable, partout cité, sans valeur

²⁶Ullmann 1967/1962 : § I.1a, 65-66. Au « linguiste avisé », il recommandait donc de s'en tenir aux seuls éléments de gauche, propres à la langue, comme l'avait suggéré Baldinger en 1957 (cité par Heger 1965 : 12, n. 13).

²⁷Aux yeux de Schogt (1976 : 114), leur combinaison chez Heger ne va pas sans difficultés.

²⁸Jugeant la terminologie trop « technique », Ullmann a remplacé le trio signifiant / signifié / référent par *name / sense / thing* (1967/1962 : § I.1, 65). Pour son propre compte, Heger en est venu à adopter le trio *signifié* (intensionnel = référence) / *signifiant* (= symbole) / *référent* (extensionnel = classe) – (1969b : 49).

²⁹Cité par Baldinger, lui-même cité par Heger (1965 : 12, n. 13).

³⁰Molho a souligné ce que cette attitude peut avoir de surprenant : « Tout le paradoxe du référent est là : il s'agit d'une notion théorique que la linguistique n'élabore que pour l'écarter de sa considération » (1994/1993 : 1).

³¹Saussure s'est lui-même étonné de voir la discipline composer, parfois avec candeur, avec la faiblesse de certaines de ses bases théoriques (Rastier 2015 : 251).

³²Heger 1969b : 52-54. Voir Tollis (2000/1998 : § 1).

³³Voir l'intégralité du n° 6 de la revue en ligne *Synergies Espagne*.

scientifique », le *Cours* est demeuré pendant soixante ans³⁴, en tant que vulgate parée d'académisme, « le point d'accès ordinaire à sa pensée », alors même que, dès 1974, « la plus grande partie des *Écrits* avait été publiée » (Rastier, 2015 : 15 et 17, puis aussi 33, 45, 110).

Dans ces conditions, la stabilité et l'accessibilité du signifié, comme sa légitimité, paraissent problématiques³⁵.

2.2 Vers une conception constructiviste du référent

Renvoyant à des éléments supposés « premiers », autrement dit à des « entités préconstituées », le modèle triangulaire préénonciatif, a estimé De Mauro, repose sur « des conceptions sémantico-syntaxiques d'une archaïcité extrême », pratiquement « préhellénistique » (1969/1966 : 170). Rastier, de son côté, a expliqué que, centré sur le signe et d'inspiration logico-grammaticale (hégémonique), il donnait des unités une représentation atomique, parce que décontextualisée ; et que sa prétendue « objectivité » présuppose la distinction préalable d'une ontologie extérieure autonome que le langage aurait pour mission de représenter, de façon « médiate ou non » (1999 : 1-2, § III.1-III.5, IV.1, V.1- V.3) – mission dont la *perçaction*³⁶ tend justement à faire l'économie (Bottineau, 2012 en ligne : 5).

Cependant, plutôt qu'un fragment du monde dans l'absolu d'une objectivité postulée, le référent est avant tout issu d'un environnement circonstancielle et subjectivement perçu, mais filtré dans et par la parole. Fait au moins autant d'invention et d'imaginaire divers que de substance mondaine, hors de toute transparence cognitive³⁷ il est toujours plus ou moins à prendre pour une vue de l'esprit. Du reste, par ses pointillés, la relation qui occupe la base du triangle souligne sa nature élastique, pour ne pas dire aléatoire – les onomatopées elles-mêmes (s')autorisent pas mal de libertés.

De toute manière, dans une perspective phénoménologique, le référent apparaît doté d'une constitution « extrinsèque », et le monde d'« une constitution compatible avec l'expérience parce qu'il est constitué par l'expérience », si bien que le contenu des signes, pour être pertinent, doit être exprimé « en termes de rapports »³⁸. Si malgré cela le saussurisme académique continue d'alimenter des avatars référentialistes³⁹, c'est sans doute que toute approche non instrumentale du langage, toute approche de son sens hors de toute ontologie laissent l'homme passablement démuné (Saussure, 2002 : 51-52 ; Rastier, 2015 : 62 et 148-149).

³⁴En effet, pour que cela change, il aura fallu attendre que Godel publie séparément ses notes inédites en 1954, suivies en 1957 de l'Introduction au II^e cours selon des notes d'étudiant, puisque, en 1974, Engler édite à part les manuscrits de linguistique générale dans le deuxième tome de son édition du *Cours* (Rastier 2015 : 46).

³⁵« Aucun signe n'est donc limité dans la somme d'idées positives qu'il est au même moment appelé à concentrer en lui seul » (Saussure, 2002 : 78).

³⁶ « A. Berthoz (1997) et G. Olivier (2012) ne parlent pas de perception du monde, mais de perçaction, ensemble de processus motri-sensoriels bouclés, caractéristiques d'une espèce, à la fois génétiquement renouvelés et pragmatiquement modulés, qui spécifient l'expérience du monde (dont soi-même) que se forme un corps vivant selon les modalités de son espèce » (Bottineau, 2013 : 14).

³⁷L'homme ne saurait atteindre « le sens des choses [...], mais le sens qu'il donne aux choses » (Lafont, 1978a : 16). Voir aussi Lafont & Gardes-Madray (1976 : 99, § VI.5.2) et Lafont (1988 : 100 § 1.6). Voir encore De Mauro 1969/1966 : 171. Dans la perspective perçactive, selon Bottineau, « on ne "voit" pas "le" monde, on fait le monde qu'on peut avec les moyens qu'on a, et on ne voit que ce qu'on a fait par son action » (2012 en ligne : 4).

³⁸Cadiot & Lebas (2003 : 5). « Les propriétés attribuées classiquement au "référent" – stabilité, intemporalité, extériorité, objectivité, transparence, universalité –, loin d'être ses propriétés, le constituent au fond de toutes pièces, alors même qu'aucune ne s'observe en réalité ! » (Cadiot & Lebas, 2003 : 29).

³⁹« À présent, les ontologies se multiplient en devenant un format général de représentation des connaissances » (Rastier, 2015 : 191).

3. Le signifié entre fixisme et contextualisme

Le langage peut donc être considéré « en action⁴⁰ » (en tant qu'appareil de *connaissance* ou de *communication*) ou au repos (en tant qu'appareil de *représentation* mentale) – Ullmann 1967/1962 : § I, 63. Dans le premier cas, on se focalise sur son rôle de stimulus et l'effet qui s'en suit⁴¹ ; dans l'autre, on y recherche ce qui a pu finir par s'y déposer comme moyens.

3.1 De l'approche linguistique (plutôt fixiste) à l'approche langagière (contextualiste)

La dernière de ces approches, dite « analytique », qui a des précédents dès le Moyen Âge, cherche à décomposer en ses éléments principaux chacun de ses signes comme « type postulé, en langue » (Rey 1969 : 13). C'est à cette option – qu'il appelle aussi « référentielle » – qu'Ullmann a rattaché le triangle sémiotique d'Ogden et Richards qu'il propose parallèlement comme « référentielle » (1967/1962 : § I.1, 64), comme s'il se focalisait sur la seule structure interne du signe et sur les relations entre ses deux facettes, le référent se voyant alors rattaché à l'extralinguistique. Pourtant, proche de la conception issue du Saussure académique, il est acquis que, intégrant la référenciation, il concerne le langage au travail, non à l'arrêt (Heger, 1965 : 9).

Repris par bien d'autres linguistes et habillé de terminologies variables, il est donc arrivé qu'on demande au triangle – plus ou moins consensuellement – de rendre conjointement raison, non seulement de ces liaisons internes, *mais également* de la projection du signe sur un fond extérieur. L'autre option, énonciative, dite « contextuelle » (mais aussi « opérationnelle » chez Ullmann – 1967/1962 : § I.2, 73 –), s'intéresse, au mode d'intervention du signifié dans le discours (*ibid.* : § I.1, 63). Venue de Wittgenstein, elle tend à assimiler chaque élément à un simple outil, et son contenu à son exploitabilité. Par son empirisme même, estimait Ullmann, elle évite de recourir à la subjectivité d'états mentaux problématiques. Cela dit, elle lui semblait rejoindre la précédente, dans la mesure où elle en reprend le dualisme : cette fois ce n'est pas le signifié mais l'*usage* putatif de l'unité, qui, devenu la contrepartie du signifiant, est au principe de son étude. À son estime, elle n'avait pas encore prouvé ses mérites, mais il y voyait une voie complémentaire et l'idée salutaire que le signifié ne peut guère être abordé qu'à partir de ses emplois⁴².

Par différence avec la perspective logico-grammaticale traditionnelle, cette autre approche (voir Rastier, 2011), « rhétorique et herméneutique, prend pour objets des textes oraux et écrits »⁴³, s'assoit sur le sémantique et de tout texte, vu la particularité de son immersion, fait non seulement « une concaténation de symboles » mais aussi « un *cours d'action* sémiotique »⁴⁴ : en

⁴⁰Le terme se trouve chez Saussure (2002 : 277).

⁴¹Si on le tient de surcroît pour un remarquable moyen d'*expression*, on s'attachera à la subjectivité qu'il concentre et manifeste sur les plans de l'émotion et de l'esthétique.

⁴²Ullmann (*Ibid.* : § I.2a-b, 75-77). La relation entre ces deux approches, ajoutait-il, est la même que celle qui lie la langue et la parole. Cet intérêt porté aux emplois est au principe de la linguistique fondée sur l'usage, qui n'y voit pas l'actualisation d'un système mais la « cause fondamentale d'émergence des formes linguistiques » – même si les corpus de départ ne sont pas établis sans implications (pré)théoriques et si le calcul des fréquences ne va pas de soi (Legallois & François 2011 en ligne : 8, 10 et 11).

⁴³Rastier (1999 : 1-2). « *Un texte est une suite empirique attestée, produite dans une pratique sociale déterminée, et fixée sur un support quelconque* » (Rastier, 1996 : 19, § 1.4). « [...] la problématique rhétorique-herméneutique [est] la seule à même de concevoir la dualité entre langue et parole, par la médiation de l'espace des normes de style, de genre et de discours » (Rastier 2015 : 24). Le vrai Saussure, « révolutionnaire » pour avoir grandement rapproché le texte et le signe (*ibid.* : 77), a laissé entendre que la problématique logico-grammaticale n'en est qu'une « inversion simplifiée sinon appauvrie » (*ibid.* : 110).

⁴⁴Sémiogénétique dira-t-on plutôt, pour écarter toute « vision statique du signe ». Pour Bondi, Piotrowski & Visetti, en effet, le terme de sémiogénèse « renvoie à l'émergence de “moments” venant à se différencier dans le flot de la

partie traitée par la pragmatique, elle se révèle donc holistique. N'exigeant aucune extériorité ontologique, et n'ayant d'autre référent que des textes constitués en corpus, elle tient le contenu du discours pour « une relation entre sujets », non comme « une relation entre le sujet et l'objet » selon le credo d'une doxa qui place les unités au fondement sémantique de la production verbale.

Ici, de manière structurale et immanente, du fait de la détermination du local par le global, le texte, qui « est l'unité, [...] non-élémentaire, mais *minimale* d'étude » (Rastier, 2015 : 214), pèse donc sur ses parties et à son tour, de manière contingente, est lui-même soumis à la pression du corpus : comme l'a dit le Saussure authentique, « la signification n'est en effet qu'une abstraction des contextes dans lesquels se sont stabilisés les signes » : de verticale la sémiosis traditionnelle devient « horizontale » et il n'y a réellement de sens qu'exprimé⁴⁵.

3.2 L'indépendance fantasmée du signifié

Par l'intersubjectivité qu'il tient de son historicité, le langage est un acquis individuel mais collectivement objectivable⁴⁶ qui apporte un découpage intuitif de l'environnement dans lequel il s'inscrit et dont il est lui-même le fruit. Si en chacune de ses unités on postule quelque signifié qui aide à sélectionner, domestiquer, intégrer la saisie qui est opérée du monde, il découlera forcément d'une certaine généralisation de l'expérience qu'il postule et dont il permet l'évocation. Contrepartie verbale de l'incorporation préverbale et de la mémoire d'un vécu, ce sera un objet mental tout à fait singulier⁴⁷.

Tantôt, dans le langage au repos (la langue), on postule la stabilisation ponctuelle – plutôt que la stabilité – de sa version morphématique venue de la tradition saussurienne académique ; tantôt, dans le langage au travail (le discours), compte tenu de son extrême dispersion occurrence, on n'en reconnaît, au contraire, que la variation discursive⁴⁸.

La question est donc bien de savoir quelle indépendance, quel degré d'indépendance lui accorder. D'un côté, rejeter les causes de sa variation apparente dans la nébuleuse pragmatique revient à minimiser considérablement la constance et l'intimité de la relation que l'utilisateur entretient avec la langue et à couper radicalement l'unité de toute actualisation discursive avant d'en ossifier hypothétiquement le contenu. D'un autre côté, si ces causes paraissent à peu près impossibles à cerner, celui-ci apparaîtra comme congénitalement provisoire, comme éternellement transitoire, aussi plastique et fluctuant qu'évanescent, car partiellement remis en question, au gré des besoins et des intérêts, à chacune de ses sollicitations : comme un mirage. Ou alors il faudra

parole, à travers divers formants, indécis parfois dans leurs délimitations, et variant dans leur balance entre Signifiant et Signifié, – bien au-delà donc du tableau classique livré par la tradition lexico-grammaticale » (2016 : 293).

⁴⁵« [...] le mot pas plus que son sens n'existe en dehors de la conscience que nous en avons, ou que nous voulons bien en prendre en chaque moment » (Saussure 2002 : 83). Voir aussi Rastier (1999 : 1-2, § III.1-III.5, IV.1, V.1-V.3 et 2015 : 65, 84, 94, n. 1-2, 95, 161 et sv.)

⁴⁶« Il est nécessaire de reconnaître qu'il y a [dans le jugement d'identité ou de non-identité d'un élément linguistique] un élément *subjectif, mais commun à toutes les personnes* » (note d'étudiant de G. Dégalier, citée par Godel 1969/1957 : 139 ; c'est nous qui soulignons).

⁴⁷Pour Saussure, « il n'EXISTE linguistiquement que ce qui est aperçu par la conscience, c'est-à-dire ce qui est ou devient *signe* » ; seul est réel dans le langage « ce dont les sujets parlants ont conscience » (2002 : 45, § 8 et 192/3293.6 suite ; cf. aussi 83). Si cette référence peut sembler faire de lui un « lointain précurseur de la linguistique cognitive », « elle n'implique toutefois de sa part ni mentalisme ni subjectivisme », car il s'agit en fait d'une « conscience partagée ». Du reste, « les approches cognitives non mentalistes sont parmi les plus fécondes depuis une quinzaine d'années » (Nyckees 2007 : 14 et n. 3).

⁴⁸Récanati (1997). Cette bipolarisation a parfois paru troublée par l'existence et le rôle des unités de nature indexicale, qui n'ont d'autre détermination sémantique que contextuelle. Mais, loin d'être dérogatoires, elles constituent tout au plus des cas extrêmes de cette indétermination sémantique de principe qui affecte n'importe quel item, dont la productivité est tributaire de son insertion énonciative.

associer au signifié son mode d'engendrement, voire incorporer en lui cette variabilité même, faisant ainsi cohabiter dans la même théorie le caractère discret des unités linguistiques et l'unicité supposée de leur contenu dans la langue avec la continuité des effets de leur mise en service en discours.

En 1988, Rastier avait sans doute bien résumé cette problématique en des termes qui en soulignent la difficulté, là où le Saussure réel s'est limité à faire de la langue et de la parole « une dualité de points de vue épistémologiques complémentaires » (2015 : 162) :

Malheureusement, les signes linguistiques ne sont ni des variables ni des constantes : leur contenu – comme d'ailleurs leur expression – varie en fonction des contextes, mais sans pour autant s'altérer totalement⁴⁹.

Et sa réponse, déjà ancienne, est bien connue : seuls les « textes oraux ou écrits, ou des passages de ces textes » sont des « énoncés empiriques », si bien que « le signe isolé est un artefact » réellement inobservable, que sa prise en compte relève d'« une décision méthodologique », et que la « question des paliers de description » se pose donc (Rastier, 1999 : 10, § III.2). D'autant qu'une aporie demeure, qui remet en cause la légitimité même de la commutation comme principe d'analyse : « [...] si l'on peut isoler un morphème, on ne peut lui affecter une signification ; si l'on peut “isoler” une signification, on ne peut lui assigner un morphème et un seul » (Rastier, 2015 : 82, n. 1)⁵⁰.

De toute façon, la position fixiste devrait s'accompagner d'une « démonstration effective de la façon » dont le signifié incrusté dans la langue se voit altéré par ses conditions d'utilisation, sans avoir à l'étudier à part. Kayser, par exemple, ne croit pas que le phénomène puisse être expliqué par quelques « principes simples »⁵¹, car il s'agit bien de comprendre comment on passe du constant au variable, du discontinu au continu⁵². Après les suggestions de quelques pionniers hostiles à tout facteur de statisme et, corrélativement, opposés à toute rupture, mais pas toujours écoutés, la nature *dynamique* du langage, c'est-à-dire souple et disponible, semble progressivement s'imposer pour rendre raison de cette flexibilité⁵³. Face à un contextualisme radical plutôt défaitiste et à un fixisme strict par trop optimiste, c'est sans doute une troisième voie acceptable, peut-être la seule envisageable. En tout cas, elle dispense de tout « engagement ontologique » (Heger 1969b : 44) et n'empêche pas de penser que, toujours installé par une initiative verbale, le référent relève plutôt du réel que de l'existant.

⁴⁹1988 : 673, § 2 et n. 4. N'émergeant à ses yeux que d'un ensemble de signes, la polysémie ne saurait être ici en question.

⁵⁰Cela tient à ce que le signe unit « des éléments *destitués* dans leur complexité d'une unité naturelle, [...] très comparables [...] à un *mélange chimique* [...] » (Saussure 2002 : 18). Par ailleurs, il a authentiquement défini la langue « comme mode d'appariement du plan du contenu et du plan de l'expression » et non « comme système de combinaisons de signes » (Rastier 2015 : 166).

⁵¹Kayser 1997 : 96 et 100. Rien d'étonnant à cela : « passer de la langue [...] à la parole ce n'est pas seulement décliner des degrés de systématisme différents, mais aussi des statuts épistémologiques divers » (Rastier 2015 : 111, n. 2).

⁵²Saussure avait en son temps clairement explicité la relation entre la langue et le discours : « dans l'acte de langage la langue tire à la fois son application et sa source unique et continue et [...] le langage est à la fois l'application et le générateur continu de la langue, [...] la reproduction et la production » (2002 : 129). Il avait néanmoins estimé que le passage s'opère « par des voies que nous ignorons » (2002 : 277).

⁵³Dans la postérité plus ou moins dissidente de Guillaume, on peut citer au moins Toussaint et les linguistes passés par la praxématique (voir Tollis 1991, chap. II et IV). Parmi les seconds, Elimam s'est en plus appuyé sur des recherches conduites dans les années 2000 sur l'inscription corporelle de la cognition distribuée qui concluent à une « explication neurophysiologique de la représentation » et finalement à « une approche fidèle à la réalité de la production sociale du sens » (2017 : 67).

Remarque

Dans le Cours de Saussure, le terme de signifié (/ signifiant), réservé au morphème, a été souvent préféré, là où celui de contenu (/ expression) aurait tout aussi bien pu convenir. Mais son périmètre en est venu à varier substantiellement selon que sont pris en considération, en deçà du morphème, des sous-signes, ou, au-delà, des séquences de plus grande extension. Un peu à toutes les époques, l'analyse s'est souvent fixée au stade intermédiaire du mot⁵⁴, qui s'est parfois vu carrément installé dans l'amont du langage, même lorsque toute autonomie sémantico-sémantique lui est refusée. La place manque ici pour entrer dans le détail, mais ce ne serait pas sans intérêt.⁵⁵

4. Le signifié entre approche interne et projectabilité externe, entre langue et discours

4.1 Une entité postulée mais instable, voire insaisissable

Cette incertitude sur la nature et la place du signifié laisse à penser que son contenu n'est jamais véritablement ni définitivement spécifié, pas plus dans la parole qu'ailleurs. Si tant est qu'il soit légitime, son apport n'est guère que borné – et encore –, plus que réellement circonscrit, et constamment exposé à la contamination par son voisinage et son environnement effectifs à chaque exploitation énonciative⁵⁶. Car, si « la langue est une anthologie invétérée de pratiques de parole », chaque occurrence reste un hapax (Rastier, 2015 : 146-147, 188 et 199). En intégrant les morphèmes dans des mots-entrées, le dictionnaire unilingue entretient une illusion⁵⁷ que facilite la rémanence d'une conception dualiste du langage pourtant depuis longtemps décriée et mise à mal.

En baptisant *praxème* l'unité signifiante, Lafont entendait souligner que référent et signifié se construisent ou se reconstruisent à chaque échange, au carrefour du monde vécu et de l'initiative verbale. « Unité pratique de production de sens », il devient ainsi un lieu médiateur⁵⁸, un *nœud* : point d'étranglement de pratiques expérientielles passées ou implicites mais condensées, il est aussi un point de départ et de fuite vers des productions de sens à peu près illimitées⁵⁹. Si cette extrême disponibilité n'empêche aucunement l'échange, c'est pour lui en raison du réglage social auquel la situation « d'intégration culturelle, d'acculturation réussie » soumet son fonctionnement sur le « marché du sens » (1978 : 127-128), même si son dérèglement est

⁵⁴Voir encore l'intitulé du n° 204 de *Langages*, de décembre 2016 : « Définir les mots dans l'interaction : Un essai de sémantique interactionnelle ».

⁵⁵Voir *Langages*, 2017/1, 205 (À la recherche des unités du langage : une vieille histoire toujours d'actualité, P. Le Goffic éd.), et tout spécialement l'article de l'éditeur, de même intitulé (p. 133-143).

⁵⁶Le Saussure redécouvert ne disait guère autre chose : « *Aucun signe n'est [...] limité dans la somme d'idées positives qu'il est au même moment appelé à concentrer en lui seul* » (2002 : 78). Voir encore : « À cet égard, le sens [dévoilé] n'est qu'un sens dernier, un sens mort, le dictionnaire n'épinglant que des états cataleptiques du sens » (Tschumi, 1987 : 192-193).

⁵⁷Chacun à son échelle mais pour la même raison – en tant que souvenirs d'une parole antérieurement parlée au sein de la collectivité –, toute unité linguistique, tout îlot discursif n'ont de productivité sémantique que liée au travail que leur demande(nt) un locuteur ou son (ses) interprète(s). Ils ne peuvent donc concourir à de la parole parlante qu'au prix d'une exploitation réadaptée.

⁵⁸Cette mission ne revient pas au seul signifié unitaire mais au « niveau sémiotique dans son ensemble », Rastier l'a souligné (2015 : 72).

⁵⁹Lafont (1978 : 29, § 3.7, 21, § 2.5, et n. 1, et 139). Rastier a récemment rappelé que, « Menée à son terme, la critique de l'ontologie conduit en effet à une praxéologie [...] au primat de la linguistique de la parole sur celle de la langue ». Ainsi, tout « événement de parole est créateur de langue » : « En d'autres termes, un signe est une action oubliée ou du moins réifiée ; il procède d'une pratique : celle de la production-interprétation du texte, performance sémiotique normée par un genre et un discours » (Rastier, 2015 : 62 et 86).

toujours envisageable⁶⁰. Dans cette perspective, « la dichotomie essentialisante-réifiante langue / parole [disparaît] au profit d'une unification de la fonction langagière » (Lafont, 1979 : 2, § 1.1).

De manière indépendante, lui aussi hostile à cette dichotomie héritée, Toussaint avait fait du signifié « le moment d'un continuum énonciatif » et, selon sa théorie, d'une opération d'ordre neuronique⁶¹, récusant ainsi la conception statique et résultative du signifié qu'accrédite sa désignation par une forme de participe passé.

Legallois l'a à son tour remise en cause et préféré faire du signe le lieu d'un « cycle sémiotique » qui témoigne de son « caractère dynamique » et conduit progressivement vers un référent (2003 : 48 et 49, § 1.1). Le signe apparaît ainsi comme « un parcours de négociations entre le continuum » d'un objet mondain en construction et les opérations sémiotiques dans lesquelles se dessinent des voies variables selon « les pressions contextuelles, mais aussi la mémoire individuelle, le vécu expérientiel » (p. 50, § 1.2). Dans ces conditions, le contenu du signe linguistique, notamment lexical, n'est jamais qu'« un palier phénoménologique et inchoatif » (p. 57, § 2.4.1). Quant au référent, qui ne saurait être ni détecté, ni révélé, il n'est jamais réellement assuré non plus, sinon dynamiquement, même s'il est « le plus souvent préformé dans la mémoire » (p. 51). Car seule l'intersubjectivité est « garante de la communication », et « le monde social est antérieur à toute représentation privée ».

Dans cette perspective, résolument constructiviste, qui du signifié et du référent fait les « pôles d'un même continuum », le signe doit cesser d'être « paralysé par le piège d'un triangle [et] dynamisé par le courant sémiotique », et son contenu « constituer un entrelacs de significations » (p. 59)⁶².

Plus récemment, revenant sur la « définition maximaliste de la langue » chez Saussure, Nyckees a souligné qu'elle « échoue à rendre compte de la variation » et que, par la « simplification et [l']idéalisation excessives » de la réalité linguistique qu'elle propose, elle ne constitue pas toujours le cadre adapté « de toute analyse linguistique, comme il apparaît notamment dans le cas de ce que nous appellerons la *mutation géolinguistique graduelle* » (2007 : 13 et 18) :

C'est donc une illusion de croire que l'on pourrait rendre compte d'une structure ou d'un fonctionnement linguistique dans l'absolu : il n'existe pas de *fonctionnement linguistique* – ni même d'objet *langue* – au-delà du sentiment des locuteurs (*ibid.* : 14).

4.2 Le sujet et son accès au signifié : complexification de l'intervalle entre puissantiel virtuel et effectif actualisé

Récusant toute préséance ontologique et tournant explicitement le dos à la conception représentationnelle du langage – ce qui l'ouvre à plus de liberté et de créativité –, le néosaussurisme ne considère le signifié qu'au sein des langues, la sphère strictement référentielle revenant à d'autres disciplines. Son antidualisme, qui le prédispose à ne pas distinguer la puissance de l'acte – sinon par une rationalisation a posteriori –, n'y est cependant pas compensée par une quelconque théorie de l'énonciation qui ménagerait la transition entre l'amont et l'aval du langage. Aussi, « angoissante » pour Saussure lui-même, la *dé-ontologie* ne laisse-t-elle pas d'avoir des « conséquences inquiétantes » (Rastier, 2015 : 117 et sv., 126 et sv., 145 et sv.). On peut donc comprendre que l'on ait cherché son salut par d'autres voies.

⁶⁰C'est le cas lorsque « l'emballlement de la praxis linguistique, devenue jeu autonome » – dans les jeux de mots et les figures de rhétorique – en vient à contredire « la symbolisation pratique du réel » (1978 : 155, § 2.1). Voir encore 1979 : 2-3, § 1.2.

⁶¹ Toussaint (1983 : 28, 1995 : 150) ; voir Tollis (2014b : 26, chap. 4, 49, 58, 77, 85).

⁶²Legallois (2003 : 48 et 49, § 1.1, 50, § 1.2, 51, 57, § 2.4.1, 59, § 2.4.3).

Aux yeux des hispanistes promoteurs d'une linguistique du signifiant, la confrontation au couple signifiant / *signifié* concerne apparemment moins la communauté – en dépit de son évidente prégnance – que l'individu. Pire même, éclipsé dans l'urgence de la parole par la référenciation, le signifié, qui « échappe à sa perception⁶³ et à sa conscience » (Molho, Launay & Chevalier, 1986 : 36), ne prend éventuellement corps qu'une fois le langage retourné au silence (Chevalier, 1985 : 357). Ce qu'au mieux il parvient à lui associer c'est un ou plusieurs relais référentiel(s), ici désignés comme « référent(s) conceptuel(s) », inconscient(s) mais accessible(s). Et encore, il n'aurait directement accès qu'à celui ou à ceux d'entre eux qui auraie(n)t fini par s'attacher au signifié et y représenter une propriété ou un lot de propriétés : « ce que peut *évoquer* le signifiant, et non ce qu'il *signifie* »⁶⁴.

Cette distinction entre référent conceptuel et « référent expérientiel » – celui de la tradition –, concerne évidemment les lexèmes⁶⁵, mais aussi les grammèmes, auxquels on peut pareillement raccorder, à titre de relais, des « “valeurs” de base » ou des « catégories d'emploi » (Molho, Launay & Chevalier 1983 : 4b). En cela, la structure du signifié ne serait jamais « qu'une structure de *référence* » « à distinguer du signifié proprement dit » (Molho, Launay & Chevalier, 1986 : 7, § 2.2). De la sorte, en dépit de son historicité, l'unité linguistique pourra paraître mise à distance de la communauté et de ses pratiques.

Pour autant, elle n'est pas coupée du social. Du reste, sur ces mêmes hypothèses de travail (voir Molho, Launay & Chevalier, 1986), sa dimension sociale a été nettement réintroduite *autour* du signifié par Macchi, pour qui, en effet, chaque locuteur connaît au moins les liens référentiels « habituatifs » des unités du langage⁶⁶. De ce savoir qui est au principe de toute évaluation du degré de figuration d'un emploi⁶⁷, ce qui est appelé *signifié* n'en proposerait finalement que « *la synthèse abstraite* ».

À ce compte, les seules choses que les sujets, au moins lorsqu'ils parlent, réussissent ou croient réussir spontanément à associer au signifiant (Macchi, 1986 : 70), son (ses) référent(s) conceptuel(s), devien(nen)t – individuellement ou en concurrence – « *l'exacte contrepartie du signifiant* », dont ce dernier offre finalement la meilleure désignation (autonymique). Si tel est bien le cas, alors l'analyste se devra de prendre *aussi* en charge une certaine *stratification fréquentielle des groupes d'associations auxquelles il s'est déjà prêté* : de quelque manière tenir compte de l'existence de *normes* ou d'une *normalité graduable* observable(s) dans la manière de le mobiliser. C'est pourquoi, poursuit Macchi, parmi eux il convient de séparer les habituatifs – en gros ceux qui, comme par défaut, coïncident avec les exploitations les plus canoniques –, car leur prégnance incite à les faire entrer dans le champ puissantiel du langage, au titre de

⁶³D'autant qu'elle « est un idéalisme qui s'ignore » (Bottineau, 2012 en ligne : 4).

⁶⁴Launay (1986 : 21, § 2.1.4). Facilitant « l'identification et la classification des expériences », il(s) aide(nt) à la détection de la (ou des) propriété(s) qui le fera (feront) évoquer (Molho, Launay & Chevalier 1984 : 38). Pour les usagers en situation d'échange, cette association directe « *est la base opérative du passage du sémiotique au sens référé* » (Macchi, 1986 : 71 et 78).

⁶⁵Elle est évidemment plus aisée et spectaculaire lorsque, liée aux connaissances de chacun, sa subdivisibilité notionnelle, en s'accusant, facilite ou impose sa sublimation sémantique.

⁶⁶1986 : 74. Outre que Saussure avait lui-même tenu la langue pour « le résultat incessant de l'action sociale, imposé hors de tout choix » (2002 : 108), l'idée était dans l'air : « Tout locuteur maîtrise en principe, s'uniformisant à une ontologie implicite, les critères qui limitent la sphère d'emploi pertinente de chaque terme [...] » (Prandi, 1987 : 21, § 1.1.3).

⁶⁷« [...] *il y a pour nous un usage moyen du sens d'un terme* [...]. Sans cette norme moyenne, tout terme et tout énoncé devraient être dits figurés » (1986 : 70). Il va de soi que cette approche n'a pas l'aval du néosaussurisme, qui refuse de séparer le figuré du propre (Saussure, 2002 : 72, § 23 ; Rastier 2015 : 147), non plus que celui de Toussaint (Tollis, 2014c). Ajoutons : « [...] le discours ordinaire est imprégné de métaphores ; ce serait plutôt un long discours strictement littéral qui s'écarterait de la norme » (Sperber & Wilson, 1986 : 10).

compétence plutôt que de capacité ⁶⁸. Beaucoup plus récemment et au sein même de la psychomécanique la plus proche de la doxa, un tel usage moyen a été mis en avant sous l'étiquette de *signifié d'effecton*, et placé dans l'amont du langage, à l'instar du signifié dit de langue. Mais, de fait, en glosant cette appellation par celle d'« emploi mental », pour lui son exact « synonyme », Blanchaud attribue bel et bien à cette réalité une nature pro- ou prédiscursive qui la fait déjà relever de la référenciation. Au total, selon lui « cela revient à dire que le signifié de puissance n'existe pas par lui-même », qu'il s'induit seulement des « signifiés d'effecton qui l'effectuent » (2004 : 52, 2015 et à paraître).

Parallèlement, Chevalier a fait lui-même un bout de chemin dans cette direction. D'une part, au regard du signifié qui correspond à chaque signifiant, lui aussi a souligné, *linguistiquement*, la dépendance de son associabilité référentielle, mais également, *langagièrement*, sa relative indépendance, qui se règle plutôt sur le ou l'un des référent(s) conceptuel(s) qu'on croit lui être aisément raccordable(s). De cette associabilité référentielle il a même fait un *potentiel second*, complémentaire du *potentiel premier* que constitue la langue : du premier au second, la relation est de permissivité ; du second aux énoncés effectifs, elle est de mise en œuvre. Ce serait donc en faisant « jouer sans faute [les fonctions référentielles des signifiants], sans autre besoin mental que de connaître leur possibilité »⁶⁹ que les sujets réussiraient à combler la béance laissée par la simple différentialité de la langue⁷⁰ (et la distinctivité phonologique des signifiants) – due à son statut de *code primaire* – (Macchi, 1986 : 80). On a là un effort pour se sortir des difficultés que, faute de l'édification d'une linguistique des normes à placer en position transitoire, a toujours soulevées l'articulation de la *langue* et de la *parole* dont le *Cours* apocryphe a légué la dichotomie ⁷¹ ; d'autant que, loin d'être en totale opposition, toutes deux intègrent une part de normativité – plus ouverte dans la seconde que dans la première – (Rastier, 2002 : § II ; 2015 : 111 et 113).

Dans l'héritage académique de Saussure, note Macchi, la langue apparaît comme un trésor disponible, mais *décroché* des usagers et donc à *assumer*, à *vivre* et à *gérer*. Dans cette autre perspective, elle devient plutôt *assumée*, *vécue* et pratiquement *pré-gérée*, parce que léguée, logée, portée, conservée, alimentée et transmise *AVEC ses latitudes référentielles* et leur hiérarchisation au sein du groupe. Par là, Coseriu l'avait bien mis en avant, entre langue et parole il y a probablement lieu d'interposer un espace de normes en position de « chaînon manquant » (Rastier, 2015 : 111), celui des occurrences langagières responsables d'avoir antérieurement fait *advenir* ces référents.

Nombre d'approches du langage ont cherché à compléter le discours d'un amont préalable où chacun des signifiants est couplé avec un certain « protosémantisme » souvent désigné comme *signifié*, et donné alors pour stabilisable. Mais personne, ni l'utilisateur naïf du langage, ni le linguiste, n'est en mesure d'accéder au contenu que chacun propose isolément. Comme Rastier l'a dit et répété, si on tient à en maintenir l'existence, ce ne peut être que comme le fruit d'une construction théorique a posteriori que l'on ne saurait confondre avec l'instruction instantanée – mais inconsciente – dont le signifiant est nécessairement porteur chez tout usager du langage en instance de parole.

⁶⁸La glose qu'en proposent les dictionnaires n'est jamais qu'un « interprétant paraphrastique » (1986 : 70-71, 75, 77 et 78).

⁶⁹1985 : 359 et 360. Le locuteur ne prend pas son départ au champ de la signifiance, « il s'y appuie, il n'y entre point et n'a donc pas à en sortir pour se porter au discours ».

⁷⁰« Il n'y a dans la langue ni *signes*, ni *significations*, mais des DIFFERENCES de signes et des DIFFERENCES de signification » (Saussure, 2002 : 70, 22b).

⁷¹Rastier 2015 : 111. Heger les avait abordées, au moins sous l'angle sémantique, dans 1969a.

De ses origines le langage conserve probablement une indubitable composante analogique et onomatopéique (kinémimétique). L'illustration, parfois détaillée, en a été fournie, au moins pour les langues indoeuropéennes et sémitiques, et on en trouve une théorisation originale dans la neurosémantique épistémique de Toussaint (voir Tollis 2014a et 2014b). Sans que ce soit exceptionnel ni dérogatoire, quelque chose du prolongement référentiel du signe linguistique se retrouve donc en lui. Cela a été au premier chef établi pour la texture phonique de son signifiant⁷². Mais il n'y a pas de raison qu'il n'en aille pas de même pour le prétendu signifié : même si toute « Pure projection [...] du référent » sur lui peut paraître illusoire, elle « est *manifestement opérante [...] dans l'esprit des sujets de langage et elle induit des effets psychiques bien réels qui doivent être décrits* » (Macchi, 2018 : 179).

Au fond, la question est bien de savoir s'il faut impérativement « apprendre à rester sourd au monde » ou, au contraire, « apprendre à l'écouter, à l'entendre » – comme a voulu le faire Toussaint dans son approche originale. Aux yeux de Cadiot & Lebas, l'analyse du langage ne saurait le décrocher de son usage : « l'erreur serait de considérer qu'il sert à autre chose qu'à référer au monde ». S'il est ainsi impératif de chercher à comprendre comment chaque unité contribue à de telles références (question décisivement référentielle), il y a aussi à se demander ce qu'est cette unité (question « anté-référentiel(le), méta-référentiel(le), voire anti-référentiel(le) ou a-référentiel(le) ») – (2003 : 3 et 4). Car « toute sémantique immanentiste, qui espérerait pouvoir surprendre et cerner, au terme de ses analyses, le moindre [...] signifié immanent, est par avance condamnée à l'échec » (Macchi, à paraître 1 : § 0).

5. Un signifié introuvable ?

D'apparence analytique et discrète – surtout lorsqu'une écriture en favorise la réification –, la matérialité discursive qui rend le langage sporadiquement perceptible et observable se prolonge toujours d'une contrepartie sémantique à interpréter – plutôt syncrétique et massive à l'inverse –, si bien qu'en isoler des fragments et les raccorder individuellement aux unités sémiotiques est d'une légitimité douteuse.

Le contenu auquel celles-ci donnent accès reste très malaisé à circonscrire et à définir. Mais d'un autre côté et contradictoirement, la régularité de certaines corrélations sémio-sémantiques fait qu'elles ne sauraient non plus être considérées tout à fait à part de ce qu'on est parvenu à leur faire énonciativement désigner ou signifier⁷³.

Plutôt qu'à un (ou plusieurs) référent(s), on a cherché à les raccorder individuellement à un (ou plusieurs) *type(s)* de référent. Mais, comme Macchi l'a plaisamment dit du mot, chacune d'entre elles est « un animal grégaire » qui « agit en bande organisée » (à paraître 2 : « Résumé »). Si bien que l'observation discursive, unique ou répétée, de telle ou telle association – toujours au sein d'une fédération – n'autorise pas systématiquement à miser sur son maintien dans telle ou telle unité du langage au repos. De toute façon, s'il est vrai que le langage n'a émergé que parce qu'il a su, partout, s'émanciper de notre environnement particulier, on ne saurait rien lui incorporer qui en relève. C'est peut-être pour cela qu'on en est régulièrement venu à lui amarrer par principe un capital sémantique spécifique exclusivement *préréférentiel* qui fait corps avec lui, souvent nommé *signifié*, depuis le *Cours* de Saussure au moins. En chaque point du temps, il lui

⁷²De toute manière, « les signifiants ne sont pas plus “donnés” que les signifiés » (Rastier, 2011 en ligne : 11 ; voir Saussure, 2002 : 19-20) : « constitués par l'activité de parole et reconnus par l'activité d'interprétation, ils se délimitent et se caractérisent dans la sémosis » (Rastier, 2015 : 249).

⁷³C'est une chose que Guillaume avait de son côté mis très tôt en exergue lorsqu'il avait insisté sur la difficulté qu'il y a, même si l'un et l'autre sont de nature différente, à séparer le « langage qui sert et la pensée qui s'en sert » (1919 : 29-31), aussi malaisés à distinguer que l'outil et l'ouvrier.

reviendrait de faire le joint entre la réalité sémiotique d'amont, finie et objectivable, et sa projectabilité sémantique d'aval, relativement élastique au contraire, et d'autant moins aisée à cerner que la foncière praticité du langage aboutit à des effets à la fois infinis et volatils. Seuls les usages les plus habituels et les plus consensuels des unités sont susceptibles de privilégier, voire d'imposer, certaines collusions linguistico-référentielles.

Entretien l'illusion de sa réalité statique, sa désignation comme *signifié* semble de plus en plus mal adaptée à sa nature exclusivement « téléique » – le terme est de Macchi (à paraître²) –, opérative et dynamique. « [...] Dans le signifiant lexical, nous dit-il, comme dans tous les secteurs de la langue, il n'y a jamais *aucun objet* à observer, mais uniquement des *processus d'engendrement* » (2018 : 198, également 170). Nous sommes allés tout à fait dans le même sens en suggérant de ne pas faire d'une entité linguistique « le produit *fini* d'une opération elle-même *achevée* [...] mais] davantage l'*amorçage* ou le *point de départ d'un processus productif* [...] par principe estimé ouvert et disponible, et sans autre clôture qu'apparente, puisque sans cesse réactivable⁷⁴ » (2003/2000 : 206, § IIa.2). Du reste, Guillaume ne disait rien d'autre lui-même lorsqu'il évoquait la possibilité d'une interruption, d'une interception variable du « procès psychique » – ou « mouvement opératif de la pensée » (1973 [11-III-49] : 135) – responsable de chaque représentation, qu'il s'agisse de la subduction, de la chronogenèse, de la négation, etc. D'autant que, de la forme du signifié comme de celle de la pensée, il faisait « un mouvement [...] sous des formes de mouvement » ([8-I-59] 1995 : 57/18), ce qui, commente Blanchaud, signifie que « la forme ne peut s'épuiser en un résultat »⁷⁵ (2004 : 101). Dans une formulation récente de Rastier :

Les signes ne sont pas un point de départ, mais d'arrivée : plus précisément, des moments de stabilité dans des parcours récursifs d'énonciation et d'interprétation (2015 : 211 ou encore 197 ; voir également 2011 en ligne : 11).

Dans plusieurs approches théoriques à la fois⁷⁶, l'idée a ainsi émergé d'en privilégier une conception dynamique et constructiviste qui écarte de tout fixisme, de tout essentialisme et de tout mimétisme ontologique. Par moments, on a même carrément douté de son existence :

Je n'irai plus par quatre chemins : il m'est arrivé de mettre en doute l'existence du signifié. Devant une pensée aussi saugrenue – ou révoltante ? – j'ai reculé, ou plutôt j'ai passé outre (Toussaint, 1983 : 110).

Ou alors, vu sa « régression indéfinie [...] sur la surface signifiante », le sens a semblé ne pas avoir « *de lieu identifiable* [...] n'habite[r] statiquement dans aucune des unités de la langue prise séparément » : être « littéralement *atopique* » (Macchi, à paraître 2 : § 3).

Rappeler ces convictions aujourd'hui pourra sembler oiseux. Mais ce n'est sans doute pas inutile, car, en linguistique au moins, en dépit de l'« idéologie managériale » en vigueur, les différentes écoles de pensée se succèdent sans forcément s'éliminer (Rastier, 2015 : 16 et n. 2, 206, n. 1). Au travers de leur « interprétation tendancieuse et lacunaire » de son état oralisé – qu'ils n'ont pas forcément entendu –, les éditeurs du *Cours* n'ont donné de la pensée de Saussure qu'un

⁷⁴Dans les termes de Rastier : « tant dans l'énonciation que dans l'interprétation, [le lien entre contenu et expression] reste révisable et c'est ce qui fait le caractère critique de toute sémosis » (2011 en ligne : 11).

⁷⁵En fait, cette interprétation se retrouve également chez Guillaume, comme l'a rappelé Blanchaud : « La langue apparaît ainsi être le contenant non pas de représentations *in statu*, mais de représentations *in actu* dont la définition, en développement, s'arrête à l'état de définition qu'est un accomplissement total retenu en complétude interne devant la complétude externe refusée » (> 1944 : 173).

⁷⁶On mentionnera au moins les travaux de Victorri & Fuchs de 1992, 1994 et 1996, qui, sur la base d'une « compositionnalité gestaltiste », font résulter « d'un processus dynamique » l'apport global des énoncés mais aussi l'apport local des unités qui s'y insèrent (<memsic.ccsd.cnrs.fr/AO-LINGUISTIQUE/halshs-00713735>).

« reflet partiel et déformé » : outre qu'ils l'ont complètement décontextualisée, ils l'ont brouillée et en ont notamment gommé la dimension clairement dynamique et syncrétique⁷⁷. En particulier, ils n'y ont donné aucun écho à l'idée que, loin de constituer une « monade [...] clivée », signifiant et signifié forment « non seulement une opposition *relative*, mais encore *graduelle* »⁷⁸ et présentent « des degrés de dominance » alternative (2015 : 73-74 ; voir aussi Saussure, 2002 : 51-52 et 95). Déjà responsable de nombreux « faux procès », d'incompréhensions et d'inutiles recentrages (Rastier, 2011 en ligne : 11-12 ; 2015 : 28 et sv., 34, 54, 73-74), cet important gauchissement⁷⁹ a sans doute durablement et lourdement grévé la réflexion sur le sujet.

Épilogue

Tout cela, a suggéré l'un des relecteurs, n'est pas sans rappeler l'approche du langage du Canadien Charles Taylor, qui a précisément abordé la question de sa nature, soit analytique-informative, soit holistique-constitutive et donc discursive. Selon la première conception, dite « désignative », la signification n'est « plus une dimension intrinsèque de la réalité, mais bien une propriété que possèdent les mots (ou « noms », *nomina*) dans la mesure où ceux-ci permettent de référer au monde ». Devenue essentielle dans « la tradition épistémologique, notamment chez Hobbes, Locke et Condillac », elle présentait le langage comme « un instrument malléable » fonctionnant « dans un “cadre” anthropologique (cognitif et comportemental) pouvant lui-même être compris indépendamment du langage, toute signification étant enchâssée ou “encadrée” (*enframed*) au sein de l'univers objectif comme son versant factice et “intérieur” ».

Misant sur l'*inséparabilité de la pensée et du langage*⁸⁰, le romantisme a fait éclore « un ensemble de théories expressives-constitutives [...], en particulier chez Herder, Hamann et Humboldt » qui solidarisent la signification et son médium expressif, si bien que l'« éveil réflexif » qu'il permet « ne s'avère compréhensible qu'à partir de lui-même, de ses normes intrinsèques ». À ce compte, indissociable « de l'existence d'un agent⁸¹ incarné et situé » et forcément dialogique – comme l'identité de chaque individu –, le sens verbal a de bonnes chances de demeurer régulièrement insaisissable, voire opaque. Ne renvoyant en aucune manière à un « échange de “représentations” ou d'états mentaux individuels, puisque toute connaissance trouve sa genèse “dans” l'esprit ou l'appareil cognitif du sujet », la communication est à prendre pour une « conversation » au sein d'« un espace commun d'intelligibilité » (Saint-Laurent, 2014 : 90-92 ; Taylor, 1985/1980 : 219, 224, 228-229, 231) ; l'homme apparaît ainsi comme un « animal capable de s'interpréter lui-même » (Taylor, 1998/1989 : 153 ; cité par Berner, 2014 : 15).

Pour Taylor, l'activité langagière pose la relation paradoxale entre l'expression⁸² de son moi par un agent et celle d'une réalité transcendante qui en rien ne nie la première, la réalité de l'une ne

⁷⁷À telle enseigne que, de nos jours, au Saussure « scolaire du *Cours* » on en vient à opposer le Saussure « authentique de *De l'essence [double du langage]* », qui autorise un nouveau point d'entrée au corpus de ses écrits (Rastier, 2015 : 45 et 48).

⁷⁸Après Hjelmslev, on peut donc parler de *présupposition réciproque* (Rastier, 2015 : 148).

⁷⁹Rastier a fait état des conséquences de « [...] la diffusion d'un cours apocryphe, [des] biais et [des] aléas d'une réception différée et de publications posthumes » (2015 : 182).

⁸⁰« [...] on ne saurait distinguer clairement le contenu d'une pensée et ce que le médium de cette pensée vient lui “ajouter”, la manière dont le médium en altère ou en modifie le contenu » (Saint-Laurent, 2016 : 88).

⁸¹Défini comme un « être qui agit, a des buts, des désirs » (Berner 2014 : 15).

⁸²« [...] le concept d'“expression” signifiait pour l'anthropologie expressiviste la capacité proprement humaine de rendre manifeste et assumer ce que nous sommes, dans un effort d'autoformulation qui “participe à la fois de la découverte et de l'invention” » (Saint-Laurent 2016 : 88).

pouvant se réduire à celle de l'autre ; autrement dit, sa théorie entend démontrer que le renvoi à une réalité extrasubjective conditionne à la fois identité et conscience de soi. En conséquence, le langage ne saurait être compris sur une base exclusivement subjective sans l'accès complémentaire à notre relation au monde. En somme, permettant l'articulation de la signification des choses, il nous les rend explicites, il nous en facilite le dévoilement et nous ouvre à des horizons de sens collectifs et intersubjectifs (Gagnon, 2002 : 94-97).

Pour ce qui est de la question posée dans le présent numéro de savoir si le signe est *symbolique* ou *diabolique*, s'il conjoint ou s'il disjoint, si ses deux parties postulées sont en concordance ou en discordance ne nous semble pas se poser exactement en ces termes. Plus prosaïquement, il s'agit de savoir comment positionner la langue et le discours l'une par rapport à l'autre. Le plus souvent, privilégiant la production, c'est des unités de la première que l'on fait dériver le sens global du second. Cependant, si, au contraire, l'omniprésence et la prégnance de l'interprétation font que chacune tire son identité sémio-sémantique du second, alors la perspective s'inverse et l'analyse se doit de les traiter comme des formations empiriques et donc hypothétiques, à l'instar de l'entier de la langue. De façon générale, Saussure semble avoir considéré que la langue n'est « ni un phénomène *fixe* ni un langage *conventionnel*, puisqu'il est le résultat incessant de l'action sociale, imposé hors de tout choix »⁸³ (2002 : 102, 3309).

Par ailleurs, sur la foi de son *Cours*, longtemps le seul connu ou presque, on a régulièrement mais indûment opposé les deux faces du signe. Sa pensée les tient néanmoins pour inséparables, donc intriquées, mais issues « de la relation sémiotique qui les institue, la *sémiosis* », au sein d'une « forme-sens » syncrétique⁸⁴, gage d'une abolition de la frontière entre le sensible et l'intelligible, et, au delà, de tout dualisme⁸⁵.

Replier le signifié sur le signifiant⁸⁶ et en traquer complémentaires les possibles effets dans la pratique socialisée du signe, comme suggéré ici, a au moins le mérite de ne pas réellement faire comme si celui-ci était dédoublable en deux parties séparées. Chacune n'étant à ses yeux opposable qu'à leur ensemble et non à l'autre⁸⁷, dans leur opposition⁸⁸ Saussure voyait « justement [...] ce que nous croyons être le vice fondamental des considérations grammaticales auxquelles nous sommes habitués » : si un ordre peut être décelé, il ne saurait découler que de leur union, pas de leur séparation radicale (Saussure, 2002 : 51 et 52).

Certes, les aspirations scientifiques de la linguistique lui imposent idéalement de définir de manière explicite et rigoureuse son ou ses objet(s) ; peut-être en raison de la dimension humaine du langage, elle n'y est cependant pas encore réellement parvenue. Certes, des esprits exigeants pourront trouver que ce qui précède ressemble à une manœuvre de contournement et que ce retour aux usages référentiels ne conduit jamais qu'à des symptômes, étalonnables mais subjectifs. Ce n'est pas niable. Le cas n'est cependant pas isolé : à la médecine aussi qui, il est vrai, ne se prétend pas une science, il arrive de devoir traiter un problème sans en avoir préalablement identifié l'origine.

⁸³« [...] les signes sont incompréhensibles sans les rapporter à la vie sociale dont ils constituent une part éminente » (Rastier 2015 : 254).

⁸⁴Ce « *groupe son-idée* » (Godel, 1969/1957 : 137 et 263/I), est un accouplement « *d'objets hétérogènes* (signes-idées) » « indissolublement unis pour notre esprit », car « Il est faux (et impraticable) d'opposer la *forme* et le *sens* » (Saussure, 2002 : 17, § 1, 20, 4 et 64).

⁸⁵Rastier (2011 en ligne : 8 et 11 ; 2015 : 69, 84 et 113-114).

⁸⁶« Il est donc entièrement illusoire d'opposer à aucun instant le signe à la signification » (Saussure, 2002 : 96, § 6).

⁸⁷« Ce qui est opposable au son matériel [signifiant], c'est le groupe *son-idée* [signe], mais absolument pas l'*idée* [signifié] » (Saussure, 2002 : 202, 10b).

⁸⁸« [...] il n'y a de donné que la diversité des signes combinée indissolublement et d'une façon infiniment complexe avec la diversité des idées » (*ibid.* : 51).

Références bibliographiques⁸⁹

- ANSCOMBRE, Jean Claude. (1994). « La sémantique française au xxe siècle : De la théorie de la référence à la théorie des stéréotypes ». Dans A. GASPARD GALAN *et alii* (eds.), *La lingüística francesa. Situación y perspectivas a finales del siglo XX* [Congreso Internacional de Lingüística Francesa (1. 1993. Zaragoza)], Universidad de Zaragoza, p. 9-27, d.e.l : <<https://dialnet.unirioja.es/descarga/articulo/4033337.pdf>>.
- BERNER, Christian. (2014). « Dialogue et compréhension : les communautés d'interprétation à l'épreuve du pluralisme ». Dans J.-C. GENS & C. OLAY (éds), *Charles Taylor. Interprétation, modernité et identité / Interpretation, modernity and identity*, Le Cercle Herméneutique Éditeur, p. 9-28.
- BLANCHAUD Pierre. (2004). « Le signifié de puissance du konjunktiv 2 allemand : quatre positions systémiques ou emplois fondamentaux ». Dans S. BRACIC *et alii* (eds), *Linguistische Studien im europäischen Jahr der Sprachen / Linguistic studies in the european year of languages, Akten des 36. Linguistischen Kolloquiums in Ljubljana 2001 / Proceedings of the 36th linguistic colloquium, Ljubljana 2001*. Frankfurt am Main : Peter Lang, p. 99-110.
- BLANCHAUD Pierre. (2015). « Le signifié de puissance et les signifiés d'effection du futur hypothétique ». Dans J. M. LOPEZ MUÑOZ (éd.), *Aux marges du discours. Personnes, temps lieux, objets. Actes du X^e congrès international de linguistique française, Cadix, 27-29 novembre 2013*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 51-62.
- BLANCHAUD Pierre. (à paraître) : « Les deux signifiés d'effection ou emplois fondamentaux du subjonctif français ». Intervention au XV^e colloque international de l'Association internationale de psychomécanique du langage, Paris 3-Sorbonne, 11-13 juillet 2018.
- BOTTINEAU Didier. (2013), « L'inscription corporelle de la socialité : la linguistique de Maurice Toussaint, une étape décisive vers la linguistique enactive », *Cuadernos de Filología Francesa* [Cáceres], 24 (*Hommage à Maurice Toussaint*), p. 79-99.
- BLOOMFIELD, Léonard. (1970). *Le Langage* (1933), trad. française de J. GAZIO, avant-propos de Frédéric FRANÇOIS. Paris : Payot, VII-XXIX-525 p.
- BONDI, Antonino, PIOTROWSKI, David & VISETTI, Yves-Marie. (2016). « Phénoménologie et linguistique : un entrelacs ». *Metodo. International Studies on Phenomenology and Philosophy*, 4/2, p. 267-308, d.e.l : <www.metodo-rivista.eu/index.php/metodo/article/view/148/140>.
- BOTTINEAU, Didier. (2012). « Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ? ». *La Tribune Internationale des Langues Vivantes*, n° spécial (*Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre Cadiot*, F. LAUTEL-RIBSTEIN éd.), p. 73-82, d.e.l : <hal.archives-ouvertes.fr/hal-00770354/document>.
- CADIOT, Pierre. (2001). « La métaphore, ou l'entrelacs des motifs et des thèmes ». *Sémen*, 15, p. 41-59, d.e.l : <journals.openedition.org/semen/2374>.
- CADIOT, P. & LEBAS, Franck. (2003). « La constitution extrinsèque du référent : présentation ». *Langages*, 150 (*La Constitution extrinsèque du référent*, — éds), p. 3-8, d.e.l : <www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_2003_num_37_150_911>.
- CADIOT, P. & NEMO, François. (1997). « Pour une sémiogenèse du nom ». *Langue française*, 113 (*Aux sources de la polysémie nominale*, P. CADIOT & B. HABERT éds), p. 24-34, d.e.l : <www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1997_num_113_1_5367>.

⁸⁹La bibliographie utilise l'abréviation *d.e.l.* pour « disponible en ligne ».

- CHEVALIER, Jean-Claude. (1985). « Un nouveau passage du nord-ouest (De la *langue* au *discours*, du *sémiotique* au *sémantique*) ». *Bulletin hispanique*, 87/3-4, p. 337-361, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/hispa_0007-4640_1985_num_87_3_4567>.
- DE MAURO, Tullio. (1969). *Une Introduction à la sémantique* (1966), trad. française de L.-J. CALVET. Paris : Payot, 222 p.
- ELIMAM, Abdou. (2013). « Charles Bally précurseur d'une linguistique cognitive de l'énonciation ». *Synergies Espagne, Revue du GERFLINT (Groupe d'études et de recherches pour le français langue internationale)*, 6 (*Charles Bally : moteur de recherches en sciences du langage*, S. AUBIN éd.), p. 85-91, d.e.l. : <gerflint.fr/Base/Espagne6/Article5Abdou_Elimam.pdf>.
- ELIMAM, Abdou. (2017). « Énaction et système linguistique : l'hypothèse de la glottomotricité ». *Signifiances (Signifying)*, 1/1 (*Langage et énaction : problématiques, approches linguistiques et interdisciplinaires // Réflexions sur les théories en sciences du langage à la lumière de l'énaction*), p. 61-75, d.e.l. : <revues.clermont-universite.fr/index.php/Signifiances/article/view/82>.
- GAGNON, Bernard. (2002). *La Philosophie morale et politique de Charles Taylor*. Québec : Les Presses de l'université Laval, 314 p.
- GODEL, Robert. (1969). *Les Sources manuscrites du « Cours de linguistique générale » de F. de Saussure* (1957). Genève : Droz, 283 p.
- GUILLAUME, Gustave. (1919). *Le Problème de l'article et sa solution dans la langue française*. Paris : Hachette, 318 p. [Réédité par R. VALIN. Paris : Nizet - Les Presses de l'université Laval : Québec, 1975 ; nouv. rééd., Limoges : Éditions Lambert-Lucas, 2010.]
- GUILLAUME, Gustave. (> 1944⁹⁰). « Recueil de textes inédits de Gustave Guillaume ». Dans R. LOWE, J. PATTEE & R. TREMBLAY (éds), *Le Système des parties du discours. Sémantique et syntaxe. Actes du IX^e colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage*. Université Laval, Québec, 15-17 août 2002. Québec : Les Presses de l'université Laval, 2002, p. 155-238.
- GUILLAUME, Gustave. (1990). *Leçons de linguistique de –*, vol. 10 : 1943-1944 Série A, *Esquisse d'une grammaire descriptive de la langue française (II)*. Québec : Les Presses de l'université Laval - Lille, Presses universitaires de Lille, 486 p.
- GUILLAUME, Gustave. (1995). *Leçons de linguistique de –. Leçons des années 1958-1959 et 1959-1960*, 13. Québec : Les Presses de l'université Laval - Lille : Presses universitaires de Lille, 401 p.
- GUIRAUD, Pierre. (1966). *La Sémantique* (1955), 5^e éd. Paris : PUF, 128 p.
- HEGER, Klaus. (1965). « Les bases méthodologiques de l'onomasologie et du classement par concepts ». *Travaux de linguistique et de littérature*, 3/1, p. 7-32.
- HEGER, Klaus. (1969a). « La sémantique et la dichotomie de langue et parole ». *Travaux de linguistique et de littérature*, 7/1, p. 47-111.
- HEGER, Klaus. (1969b). « L'analyse sémantique du signe linguistique ». *Langue française*, 4 (*La Sémantique*, A. REY éd.), p. 44-56, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1969_num_4_1_5457>.
- HJELMSLEV, Louis. (1968). *Prolégomènes à une théorie du langage* (1943). Paris : Éd. de Minuit, 1968, 228 p.

⁹⁰Voir la n. 18, p. 206.

- KAYSER, Daniel. (1997). « La sémantique lexicale est d'abord inférentielle ». *Langue française*, 113 (*Aux sources de la polysémie nominale*, P. CADIOT & B. HABERT édés), p. 92-106, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1997_num_113_1_5372>.
- LAFONT, Robert. (1978). *Le Travail et la langue*. Paris : Flammarion, 297 p.
- LAFONT, Robert. (1979). « Productivité culturelle et domination linguistique ». *Lengas*, 6, p. 1-21.
- LAFONT, Robert. (1988). « La démarche pragmatique : de quatre concepts absents ». *Cahiers de praxématique*, 10 (*Interactions théoriques, interrogations épistémologiques*), p. 91-119, d.e.l. : <journals.openedition.org/praxematique/3475>.
- LAFONT, R. & GARDES-MADRAY, Françoise. (1976). *Introduction à l'analyse textuelle*. Paris : Larousse, 191 p.
- LARSSON, Björn. (2008). « Le sens commun ou la sémantique comme science de l'intersubjectivité humaine », *Langages*, 170 (*Discours et sens commun*, G. E. SARFATI éd.), p. 28-40, d.e.l. : <<https://www.cairn.info/revue-langages-2008-2-page-28.htm>>.
- LAUNAY, Michel. (1986). « Effet de sens : produit de quoi ? ». *Langages*, 82 (*Le Signifiant*, J.-C. CHEVALIER, M. LAUNAY & M. MOLHO édés), p. 13-39, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1986_num_21_82_2485>.
- LEBAS, Franck & CADIOT, Pierre. (2003). « Monter et la constitution extrinsèque du référent ». *Langages*, 150 (*La Constitution extrinsèque du référent*, P. CADIOT & F. LEBAS édés), p. 9-30, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_2003_num_37_150_912>.
- LEGALLOIS, Dominique. (2003). « Essai sur la temporalité et le rythme du signe linguistique ». *Langages*, 150 (*La Constitution extrinsèque du référent*, P. CADIOT & F. LEBAS édés), p. 48-60, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_2003_num_37_150_914>.
- LEGALLOIS, D. & FRANÇOIS, Jacques. (2011). « La Linguistique fondée sur l'usage : parcours critique ». *Travaux de linguistique*, 62 (*La Linguistique fondée sur l'usage : approches théoriques et analyses*, — édés), Louvain-la-Neuve : De Boeck Supérieur, p. 7-33, d.e.l. : <www.cairn.info/revue-travaux-de-linguistique-2011-1-page-7.htm>.
- LÓPEZ GARCÍA-MOLINS, Ángel. (2017). « Enacción, funciones ejecutivas y léxico ». Dans Á. LÓPEZ GARCÍA-MOLINS *et alii* (édés.). *Léxico y enacción*. Valencia : Tirant-Humanidades, chap. 1, p. 21-55.
- MACCHI, Yves. (1986). « Du rôle du signifiant dans la genèse du sens énonciatif ». *Langages*, 82 (*Le Signifiant*, J.-C. CHEVALIER, M. LAUNAY & M. MOLHO édés), p. 67-82, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_1986_num_21_82_2488>.
- MACCHI, Yves. (2018). « Chronophonétique (I). Esquisse d'embryologie du mot ». Dans É. BLESTEL & C. FORTINEAU-BREMOND (dir.), *Le Signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 169-200.
- MACCHI, Yves. (à paraître 1). « Du sens et de la signifiante du substantif monosyllabique espagnol *pie* – Chronosémantique (I) ». *Cahiers de l'ÉRIAC*, J. VICENTE LOZANO (éd.), présentation orale en ligne : <webtv.univ-rouen.fr/videos/intervention-de-yves-macchi-du-sens-et-de-la-signifiante-de-quelques-substantifs-monosyllabiques-espagnols-et-francais/>.
- MACCHI, Yves. (à paraître 2). « “Tout seul, ça signifie rien”. Rôle du signifiant unitaire dans la genèse du sens phrastique : comment le sens accède-t-il à la conscience ? ». Communication présentée à la Journée GERLHIS / ERILIIS : « Rôle et statut du signifié dans la linguistique du signifiant », 18 juin 2016, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3.

- MALMBERG, Bertil. (1966). *Les nouvelles tendances de la linguistique*, trad. française de J. GENGOUX (1962). Paris : PUF, 343 p.
- MOLHO, Maurice. (1994). « Référent ». Dans M. EZQUERRO (ed.), *El Referente. Encuentro francés de Loudenvielle (1993)*. Ophrys et Centre de recherche sur la péninsule Ibérique à l'époque contemporaine, p. 19-29.
- MOLHO M., LAUNAY Michel & CHEVALIER Jean-Claude. (1983). « De la concession en espagnol. Le signifiant *aun / aunque* ». *L'Information grammaticale*, 18, p. 3-18, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/igram_0222-9838_1983_num_18_1_3366>.
- MOLHO M., LAUNAY Michel & CHEVALIER Jean-Claude. (1984). « La raison du signifiant » (1983). *Modèles linguistiques*, VI/2 (= 12), p. 27-41.
- MOLHO M., LAUNAY Michel & CHEVALIER Jean-Claude. (1986) : « Le fardeau ». *Langages*, 82 (*Le Signifiant*, J.-C. CHEVALIER, M. LAUNAY, M. MOLHO éd.), p. 5-11, d.e.l. : <www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/lgge_0458-726x_1986_num_21_82_2484>.
- MOUNIN, Georges. (1972). *La Linguistique du XX^e siècle*. Paris : PUF, 253 p.
- NYCKEES, Vincent. (2007). « Une linguistique sans *langue* ? Contribution à une réflexion sur les conditions d'émergence d'un sens commun ». *Langages*, 170 (*Discours et sens commun*, G. E. SARFATI éd.), p. 13-27, d.e.l. : <<https://www.cairn.info/revue-langages-2008-2-page-13.htm#no42>>.
- OGDEN, Charles K. & RICHARDS, Ivor A. (1949). *The Meaning of meaning* (1923), 10th ed, London : Routledge & Kegan Paul, XXII- 363 p.
- PRANDI, Michele. (1987). *Sémantique du contresens : essai sur la forme interne du contenu des phrases*. Paris : Éd. de Minuit, 217 p.
- RASTIER, François. (1988). « Problématiques sémantiques ». Dans *Hommage à B. Pottier, (Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, vol. 7/1-2), Paris : Klincksieck, II, p. 671-686.
- RASTIER, François. (1996). « Pour une sémantique des textes ». Dans F. RASTIER (éd.). *Textes et sens*. Paris : Didier Érudition, p. 9-36, d.e.l. : <www.revue-texto.net/Parutions/Textes-et-sens/Textes-et-sens_3.pdf>.
- RASTIER, François. (1999). « Dalla significazione al senso : per una semiotica senza ontologia ». Dans P. BASSO & L. CORRAIN (eds). *Eloquio del senso*. Milano : Costa & Nolan, p. 213-240, trad. française d.e.l., 19 p. : <blog.espe-bretagne.fr/dforest/EEE/RastierSensSignif.pdf>.
- RASTIER, François. (2002). « Enjeux épistémologiques de la linguistique de corpus », d.e.l. : <www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Enjeux.html?iframe=true&width=100%&height=100%>.
- RASTIER, François. (2011). « Langage et pensée : dualité sémiotique ou dualisme cognitif ? ». *Intellectica*, 56, 29-79, d.e.l. depuis 2012 (*Texto !*, XVI/I, 1 et 2, 42 p.) : <www.revue-texto.net/docannexe/file/3008/rastier_langage_pensee.pdf>.
- RASTIER, François. (2015). *Saussure au futur*. Paris : Les Belles Lettres - Encre marine, 272 p.
- RASTIER, François. (2016). « *De l'essence double du langage et du renouveau du saussurisme*. *Texto ! Textes et cultures*, 2013, XVIII/3, 21 p., d.e.l. : <www.revue-texto.net/docannexe/file/3283/arena_intro_francois_rastier.pdf>. [Introduction à *Arena Romanistica* (Bergen), 2013, 12, p. 6-29, n° spécial à l'occasion du centenaire de la mort de Saussure. Réimpr. dans — (éd.). 2016. *De l'essence double du langage et du renouveau du saussurisme*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 11 et sv.]

- RECANATI, François. (1997). « La polysémie contre le fixisme ». *Langue française*, 113 (*La Polysémie nominale*, P. CADIOT & B. HABERT édés), p. 107-122, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1997_num_113_1_5373>.
- REY, Alain. (1969a). « Remarques sémantiques ». *Langue française*, 4 (*La Sémantique*, — éd.), p. 5-29, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1969_num_4_1_5455>.
- REY, Alain. (1969b). « Présentation ». *Langue française*, 4 (*La Sémantique*, — éd.), p. 3-4, d.e.l. : <www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_1969_num_4_1_5453>.
- SAINT-LAURENT, Guillaume. (2014). « La critique herméneutique de l'épistémologie chez Charles Taylor ». *Philosophiques* [Québec], 41/1, p. 79-103, d.e.l. : <https://www.erudit.org/fr/revues/philoso/2014-v41-n1-philoso01460/1025724ar.pdf>.
- SAINT-LAURENT, Guillaume. (2016). « Charles Taylor et la thèse des “langages plus subtils” ». Dans O. LALIBERTE & V. DARVEAU (édés), *Qu'est-ce que le dire philosophique ?*, St-Pierre, Montréal, Les Cahiers d'Ithaque, p. 85-104, d.e.l. : <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/16347/saint-laurent-16347.pdf>.
- SAUSSURE, Ferdinand. (2002). *Écrits de linguistique générale*, S. BOUQUET & R. ENGLER (édés), avec la collaboration d'Antoinette WEIL. [Paris] : Gallimard-nrf, 353 p.
- SCHOGT, Henry G. (1976). *Sémantique synchronique : synonymie, homonymie, polysémie*. Toronto and Buffalo : University of Toronto Press, viii-135 p.
- SPERBER, Dan & WILSON, Deirdre. (1986). « Façons de parler ». Dans *Stratégies interactives et interprétatives dans le discours* [Actes du 3^e Colloque de pragmatique de Genève, 27-28 février et 1^{er} mars 1986] = *Cahiers de linguistique française*, 7, p. 9-26, d.e.l. : <clf.unige.ch/files/8414/4111/1748/02-Sperber_nclf7.pdf>.
- TAYLOR, Charles. (1985), « Language and Human Nature » (1980). Dans *Human Agency and Language : Philosophical Papers 1*, Cambridge University Press, p. 215-247.
- TAYLOR, Charles. (1998). *Les Sources du moi. La formation de l'identité moderne* (1989), traduit de l'anglais par C. MELANÇON. Paris : Éd. du Seuil, 912 p.
- TOLLIS, Francis. (1991). *La Parole et le sens. Le guillaumisme et l'approche contemporaine du langage*, préface de Robert LAFONT. Paris : A. Colin, x-XII-495 p.
- TOLLIS, Francis. (2000). « La problématique de l'un et du multiple dans le cas de morphèmes romans polyvalents : Deux groupes d'approches ». Dans A. ENGLEBERT *et alii* (édés). *Actes du XXII^e congrès international de linguistique et philologie romanes, Bruxelles (ULB), 23-29 juillet 1998*. Tübingen : Niemeyer, VI : *De la grammaire des formes à la grammaire du sens*, p. 531-542.
- TOLLIS, Francis. (2003). « Les morphèmes et leur signifié : système et mise en œuvre ». Dans A. OUATTARA (éd.). *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications*. Actes du colloque de Tromsø organisé par le département de français de l'Université, 26-28 octobre 2000. Gan - Paris : Ophrys, p. 202-220.
- TOLLIS, Francis. (2014a). « La neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint (1936-2010) : une théorie cognitivo-énonciative inspirée de Gustave Guillaume (1883-1960) ». *Synergies Europe, Revue du GERFLINT (Groupe d'études et de recherches pour le français langue internationale)*, 9 (*Énonciation et neurosciences cognitives*, A. ÉLIMAM éd.), p. 45-70, d.e.l. : <gerflint.fr/Base/Europe9/tollis.pdf >.
- TOLLIS, Francis. (2014b). *La Neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint*. Limoges : Lambert-Lucas, 190 p.
- TOLLIS, Francis. (2014c) : « La métaphore revisitée : Le processus métaphorique selon la

neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint (1936-2010) ». *Publif@rum* [Gênes], 23 (*Les Avatars de la métaphore*, E. BRICCO et alii éd.), d.e.l depuis le 11 mai 2015 : <www.publiforum.farum.it/ezine_articles.php?art_id=319>.

- TOLLIS, Francis. (2017). « Évolutions sémantico-syntaxique et sémiotique de *un-* et de *ill-* du latin à l'espagnol sous l'effet de leur (sur)grammaticalisation ». Dans S. PAGES (éd.), *Submorphologie et diachronie dans les langues romanes* [Actes de la Journée d'étude organisée à Aix-en-Provence le 9 mai 2016]. Presses universitaires de Provence, p. 83-96.
- TOLLIS, Francis. (2018). « À la recherche des traces signifiantes indissociables des langues : Six approches théoriques hexagonales ». Dans É. BLESTEL & C. FORTINEAU-BREMOND (dir.), *Le Signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique*. Limoges : Lambert-Lucas, p. 27-53.
- TOUSSAINT, Maurice. (1983). *Contre l'arbitraire du signe*, préface de Michel ARRIVE. Paris : Didier-Érudition, 141 p.
- TOUSSAINT, Maurice. (1995). « Vers une théorie critique du sujet : une neurolinguistique cognitive anticognitiviste ». *Cuadernos de filología francesa* [Cáceres], 1995-1996, 9 (*Lingüística francesa*), p. 149-161. [Sous un titre précédé de « Lettre à René Thom », la version espagnole (trad. C. CHARBONNIER) est parue en 2013 dans M^a L. CALERO VAQUERA & M^a Á. HERMOSILLA ÁLVAREZ (eds.). *Lenguaje, literatura y cognición*. Universidad de Córdoba : Servicio de publicaciones, p. 45-59.]
- TSCHUMI, Raymond. (1987). *À la recherche du sens*. Lausanne : Éd. L'Âge d'Homme, 204 p.
- ULLMANN, Stephen. (1967). *Semántica. Introducción a la ciencia del significado* (1962), M. RUIZ-WERNER trad., 2a ed. Madrid : Aguilar, XIV, 320 p.
- VALIN, Roch. (1994). « Fonction de l'imaginaire dans la construction du langage » (1986). Dans *L'Envers des mots. Analyse psychomécanique du langage*. Sainte Foy : Les Presses de l'université Laval - Paris : Klincksieck, p. 307-328.